

Title	Histoires françaises de Nagai Kafû <<Ma visite d'une statue de Maupassant>>
Sub Title	永井荷風「モーパッサンの石像を拝す」(『ふらんす物語』)(フランス語訳)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2017
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.65 (2017. 10) ,p.103- 108
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20171031-0103

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the Keio Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Ma visite d'une statue de Maupassant »

YAMAMOTO Takeo

Les *Histoires françaises* [Furansu-monogatari] (1909) est un recueil de nouvelles de Nagai Kafû (1879–1959), inspiré de ses séjours et voyages en France. Il contient également une pièce de théâtre et plusieurs reportages sur Paris, dont « Ma visite d'une statue de Maupassant » [Môpassan no sekizô wo haisu]. Le héros-narrateur visite la statue au parc Monceau, devant laquelle il montre du respect à l'écrivain. Il explique, au début du texte, pourquoi il a appris le français : il voulait goûter le texte original des œuvres de Maupassant. Il a souhaité également venir à tout prix en France pour voir la société décrite par l'écrivain. Son image de la France est très littéraire.

Dans ce reportage, le héros-narrateur mentionne une femme qu'il a fréquentée lors de son séjour aux États-Unis. Une femme pareille apparaît également dans la « Débauche » [Hôtô], un récit contenu dans les *Histoires françaises*. En effet, Nagai Kafû a fréquenté une Américaine qui s'appelle Edith. Elle devrait être un modèle d'Ama dans la « Débauche » et de la femme évoquée dans ce reportage. Dans les deux ouvrages, le protagoniste quitte sa maîtresse américaine pour aller en France. Il a préféré l'art et la culture de France à son amour. Mais, il regrette aussi de l'avoir quittée, tout

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 260–265.

en vivant en France. Enfin, l'art et l'amour, tous les deux, lui importent.

Kafû, admirateur de la littérature française moderne, cite dans ses œuvres surtout les poètes et les écrivains ci-après : Baudelaire, Verlaine, Goncourt, Zola, Maupassant, Régnier. Kafû les admire tous profondément sans nul doute. Mais pourquoi a-t-il consacré tout un texte à Maupassant seul ? Maupassant écrit un grand nombre de nouvelles et contes, de même que Kafû a préféré composer ces genres de textes : l'écrivain japonais aurait-il considéré Maupassant comme un maître du même type que lui ?

« Ma visite d'une statue de Maupassant » des
Histoires françaises traduit du japonais par Takeo Yamamoto

Tout d'abord, la raison pour laquelle je m'appliquais à apprendre le français, ah ! mon cher maître Maupassant, c'est que je voulais goûter votre texte original, pas sa traduction anglaise, et que j'avais envie de prononcer, avec ma propre langue, même un mot, les lettres que vous aviez écrites vous-même.

Quand je suis parti pour les États-Unis, en quittant le Japon, j'avais juste fini de parcourir la grammaire du français, de sorte qu'après avoir débarqué là-bas aussi, j'ai pris tout de suite un enseignant personnel, négligeant l'anglais. Mes connaissances m'ont indiqué : « C'est très bizarre de s'entraîner au français, bien que tu viennes aux États-Unis. Si tu connais l'anglais, tu pourras facilement être embauché, mais on n'a pas beaucoup d'emploi avec le français. » Qu'ils se mêlent de leurs affaires !

Même presque 2 ans après mon débarquement aux États-Unis, je ne comprenais pas la conversation entre les Américains, mais en revanche, je déchiffrais, tant bien que mal, certains de vos ouvrages, faciles à lire, avec un dictionnaire.

Je me vante de connaître, plus précisément que les Japonais ordinaires, l'enseignement du français dans les universités, la vie des ressortissants français et toutes les choses concernant la France aux États-Unis.

Vous employez souvent de l'argot dans les dialogues entre des personnages ainsi que dans les parties narratives pour décrire vivement les scènes environnantes. Pour les interpréter, il faut s'approcher à tout prix de la vie des Français. Je me suis donc vraiment amusé, à peu près deux ans, à prendre du pain et du vin français avec des Français avec qui j'habitais, lorsque j'étais employé dans une banque à New York. Mes collègues américains auraient pensé que je ne savais point du tout parler l'anglais.

Je voudrais, coûte que coûte, voir la société que vous avez décrite, tout en visitant la France, si je ne réalise pas ce rêve, je ne retournerai pas au Japon, même si mes parents tombent subitement malades, crus-je. Cette idée est une seule force qui me retenait dans le monde du commerce à New York en face de l'océan atlantique. Le bruit des machines à écrire retentit à travers de nombreuses fenêtres des gratte-ciel d'une vingtaine d'étages qui s'assemblent en foule, et il raisonne parmi eux. Combien de fois y ai-je pleuré dans le cœur, en entendant, loin et imperceptiblement, le sifflet de bateaux à vapeur à destination de l'Europe, quittant le quai. À un autre moment, pendant toute la journée, sous un bec de gaz éclairant, j'ai appliqué mon front tourmenté contre la porte froide d'un coffret de taille colossale, et j'ai eu envie, sans hésiter, de m'empoisonner pour dormir sur votre livre à la place d'un oreiller, tout en me rappelant que vous, qui êtes un homme de génie, avez été un employé du ministère de la Marine, quand vous étiez méconnu, et qu'Edmond de Goncourt a imaginé son propre suicide, comptable au ministère de la Finance avant de faire un héritage de sa mère, « lequel ne savait même pas faire l'addition de deux et deux ».

Ah, c'est une Américaine qui m'a procuré du poison, elle a été ma maîtresse pendant 3 ans. Il n'y aurait aucune vie plus cruelle que celle d'une

femme, tandis qu'il n'y aurait aucune vie plus égoïste à haïr que celle d'un homme, comme vous l'avez décrit dans *Une vie* et d'autres textes. Elle cachait une fiole de morphine au fond d'un tiroir de sa coiffeuse devant laquelle elle se parait chaque soir, pour oser finir, un jour, sa longue vie corrompue à l'occasion, et moi, je me le suis procuré tout en la trompant. Soudain, on m'a changé de poste et m'enverra à une succursale en France de la même banque. J'ai quitté New York, à l'improviste, en l'endormant avec de belles paroles, bien que je lui aie déclaré mourir avec elle lors de notre séparation. Combien ma passion artistique était-elle plus forte que mon amour ! Je lui ai dit que « Adieu » était un destin humain inévitable, que ce fût la séparation dernière ou celle pendant la vie. Elle ne comprenait pas le français, mais elle m'a acheté la plupart de vos œuvres lors de notre séparation. Ah, je pense qu'il n'y a aucune bête plus féroce à détester que moi dans ce monde. Je ne pourrais pas devenir un vrai artiste, même après avoir vu les milieux littéraires et artistiques parisiens, car je suis probablement maudit, moi haïssable, par cette femme, dans ce monde ou déjà depuis l'autre monde, laquelle a disparu comme le vent.

Ah, mon cher maître Maupassant ! Dès mon arrivée à une gare à Paris, j'ai pris un fiacre pour le faire rouler selon un guide, et maintenant, je me suis jeté au-dessous de votre statue en pierre. Au parc de Monceau, riche en verdure, l'après-midi, des nourrices de quartier gardent toujours des petits enfants jouant autour du gazon, comme vous l'avez souvent décrit. Une jeune femme, qui semble aller voir quelque homme en cachette, marche au bord de l'étang calme et sombre. Votre statue se dresse sur le gazon qui s'offre à la vue de tout le monde, à côté de celle d'Ambroise Thomas qui s'est fait un nom dans les milieux de l'opéra français, grâce à sa composition de *Mignon* d'après l'histoire écrite par Goethe. Derrière votre statue, il y a des pins touffus, puis, tout de suite, un vieux pont de pierre qui traverse le cours de l'étang.

Votre statue de marbre blanc est un buste qui représente votre visage vigoureux d'environ 40 ans, dont le milieu du front ne montre pourtant pas de peine nerveuse, terrible et aiguë, comme on le voit dans vos portraits photographiques, et dont l'expression est plutôt douce. Votre statue se situe sur un piédestal de grande taille au-dessous duquel il y a la statue d'une jeune femme assise de travers sur un banc de pierre, le coude mis sur le bras, les jambes allongées sur les genoux desquelles un livre est ouvert. Selon mon guide, elle représente vos lecteurs, son visage beau, assuré et coquet contient également une expression indescriptible, maladivement pleine de mélancolie, ce qui serait les traces d'un effort du sculpteur qui a voulu y symboliser toutes vos œuvres. Sur un côté du piédestal, il y a les mots ci-après : HOMMAGE À GUY DE MAUPASSANT.

Si, vous au sous-sol, vous savez qu'on a construit votre statue de pierre tellement imposante dans une place publique, combien vous en serez fâché. Lorsque votre œuvre de début *Boule de suif*, qui signifie une femme ronde et potelée, a été publiée au début des *Soirées de Médan*, recueil collectif de nouvelles d'écrivains naturalistes par Zola, la librairie a révélé plus tard votre portrait sans autorisation, et vous avez dit, avec indignation, que vos œuvres appartenaient au public, mais que votre portrait était uniquement à vous. La publication des lettres que vous aviez adressées à votre maître Flaubert vous a également attristé. Cela me fait déplorer que l'on néglige l'intention du défunt dans la postérité, mais d'autre part, combien de personnes admirent-elles votre génie ! Même moi, qui suis né à l'Extrême-Orient, je viens maintenant ici, de loin et même aux dépens de mon amour, et peux me prosterner devant vous, je crois que si vous comprenez un tel bonheur que le mien, vous pardonneriez des fautes à la postérité, en riant jaune.

Il ne me faudrait plus présenter votre biographie ou quelque chose au Japon, puisque vos œuvres ont été sans cesse traduites depuis 10 ans dans les milieux littéraires de là-bas.

Je voudrais mener une vie artistique si pleine de douleur que, frappé de démence, j'essaierai de me tuer, comme vous. Quand je lis vos ouvrages, je trouve la concordance des pensées entre nous, au point de m'étonner. Il y a 30 ou 40 ans, vous aviez déjà connu ce que nous avons aujourd'hui senti.

Il semble que la vie fût, pour vous, monotone et trop ennuyeuse pour la supporter, n'est-ce pas ? On parle de l'amour, de la passion, mais ce sont enfin des illusions mensongères, les hommes ne se comprennent pas et simplement chacun est solitaire, cette solitude aurait été insupportable pour vous. Vous n'auriez pas pu voir les misères de l'âge. Moi aussi, je ne suis pas content des tissus organiques du corps humain créés par Dieu, comme vous le dites dans *L'Inutile Beauté*. Moi aussi, j'écrirai un jour en humant de l'éther évaporé pour rêver de l'infini, comme vous l'avez expliqué dans *Sur l'eau*, votre récit de voyage.

Je pars visiter votre tombeau au cimetière de Montparnasse, dès maintenant. Veuillez recevoir un bouquet de fleurs que je vous offre. Ah, je vous adore, mon cher maître Maupassant !